

# De la Belgique aux Belges

par

PIERRE MASSON

J'ai eu pour Van Lerberghe, j'ai pour Verhaeren une très vive amitié. Leur œuvre et celle du Maeterlinck d'avant *Monna Vanna* n'a pas plus chaud lecteur que moi. Ces grands écrivains ont su, ainsi qu'il sied, être d'autant plus humains qu'ils ont été plus belges, d'autant plus belges qu'ils ont été plus personnels. Quant aux questions touchant le rôle, les caractères distinctifs, etc., de la littérature belge d'expression française, je ne pourrais y répondre que beaucoup plus longuement que je n'ai le temps de le faire aujourd'hui<sup>1</sup>.

Proclamer l'importance d'un sujet pour mieux éviter de le traiter, voilà une méthode que Gide pratique volontiers, faite à la fois de paresse et de prudence puisqu'elle permet toujours, à la question momentanément enfouie, de resurgir un peu plus loin. S'agissant de la Belgique, à propos de laquelle il ne reviendra pas par la suite, on peut penser qu'à ce silence de surface correspond un cheminement ininterrompu : attiré d'abord par la terre de Belgique, patrie d'élection de son âme décadente, accueilli un peu plus tard comme un frère par la jeunesse symboliste, il finit par se faire une seconde famille de quelques amis belges. Plus tard encore, il se fait le promoteur avisé de ce que ce pays lui semble apporter de neuf, au point qu'on peut se demander, avec un peu d'ironie, si un jour, pour les générations futures et oubliées, son plus beau titre de gloire ne sera pas d'avoir fait connaître Simenon et Michaux...

Pourtant cette déclaration, datée de 1908, prend déjà l'allure d'un bilan. Comme si l'essentiel était passé, ou consacré. En fait, la Belgique est devenue un témoin, un repère idéal dans sa vie, et au moment où il éprouve le besoin de tourner une page (il achève *La Porte étroite*), de

---

1. Lettre sans date, publiée dans l'*Almanach des Étudiants libéraux* de l'Université de Gand en 1908.

préciser son évolution, c'est par rapport à elle qu'il peut commodément le faire.

Au moment où il entre en littérature, Gide est placé sous l'influence de deux paysages : un paysage intérieur, celui de son « âme désolée » que, par marasme affectif et morosité décadente (son impossible amour s'accorde bien aux évanescences mallarméennes), il projette sur des étendues, mornes de préférence, landes bretonnes et polders de la mer du Nord qui, dans ses premiers écrits, paraissent se toucher et se prolonger tout naturellement. Dans son *Journal* comme dans ses lettres à Valéry, il présente son voyage de l'été 1891 en Belgique et en Hollande comme un voyage en chambre, devant son miroir :

Hier, vu Bruges et Ostende. [...] Le paysage, au lieu de me distraire de moi-même, prend toujours désespérément la forme de mon âme lamentable <sup>2</sup>.

Mais ce paysage d'âme s'accorde, non sans complaisance, avec celui qui, de Laforgue à Maeterlinck en passant par Ibsen, s'étire en horizons funèbres. La littérature symboliste, soumise à un tropisme nordique et germanique, s'installe avec prédilection dans les landes indécises où vont se promener André Walter, Tityre et Urien...

La superposition de ces deux paysages se produit justement lorsque, en Belgique, il rencontre Maeterlinck ; se sentant de plain pied dans l'univers de ce dernier, c'est spécialement pour lui rendre visite qu'il a entrepris ce voyage. Depuis le retentissant article de Mirbeau, paru en 1890, Maeterlinck est bien connu des symbolistes français. D'emblée, il s'est imposé au jeune et ambitieux André Gide comme un modèle et un rival capital. Le 26 janvier 1891, Gide écrit à Valéry :

Donc Mallarmé pour la poésie, Maeterlinck pour le drame — et, quoique auprès d'eux, je me sente bien un peu gringalet, j'ajoute moi pour le roman <sup>3</sup>.

Cette admiration va croissant ; à sa mère, le 31 mai 1894, il déclare :

J'ai bien reçu le volume de Maeterlinck. [...] Il est triste de se dire que dans quelque temps, ce que la France aura de plus heureux, ce sera que l'on parle sa langue en Belgique. Nous n'avons à présent en France aucun écrivain qui vaille, à beaucoup près, Maeterlinck <sup>4</sup>.

2. *Journal 1889-1939*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1951, p. 22.

3. Gide—Valéry, *Correspondance*, Gallimard, 1955, p. 46.

4. Gide, *Correspondance avec sa mère*, Gallimard, 1988, p. 387.

Il faut dire que le jeune auteur des *Cahiers d'André Walter* ne pouvait que s'émerveiller de l'accueil fait par son illustre confrère à son premier roman : Albert Mockel ayant pris l'initiative d'en envoyer un exemplaire à celui-ci, Maeterlinck avait adressé à Gide une lettre louangeuse et, en juin 1891, avait cité son livre comme une des œuvres marquantes de la littérature française...

Mais il faut alors évoquer une autre donnée essentielle de cette aventure, c'est-à-dire la coïncidence d'un destin individuel et d'une histoire collective. Gide, qui va assez vite se poser en opposant à divers préjugés de son siècle, se laisse encore porter par celui-ci ; or à cette époque, pas plus qu'il n'y a de solution de continuité pour Gide entre lande bretonne et plaine flamande, il n'y a, sous la bannière symboliste, de frontière entre les fiefs littéraires français et belges.

C'est autour d'Albert Mockel que s'est manifesté le plus clairement ce ralliement ; sa revue, *La Wallonie*, ayant ouvert ses portes en 1887 à René Ghil, est devenue rapidement un carrefour obligé pour les symbolistes de tout bord :

Tout ce qui compte dans le symbolisme en France et en Belgique figurera au sommaire des sept années de parution de la revue, qui noue des liens avec les poètes les plus importants du symbolisme français, puis avec leurs héritiers mallarmistes<sup>5</sup>.

Mockel, à ce titre, faisait figure d'aîné pour Gide qui l'avait rencontré chez Mallarmé. Fontainas également l'y avait précédé. Et à *La Wallonie*, les noms de Verhaeren et de Van Lerberghe voisinaient avec ceux de Régnier et de Viéllé-Griffin.

C'est donc naturellement à cette revue que Gide va confier ses premiers textes : *Reflets d'Ailleurs* en 1891, *Lagune, Octobre* et surtout deux fragments du *Voyage d'Urien* en 1892 ; ainsi que, la même année, *Paysages* dans le numéro de mars de *Floréal*, autre revue belge.

Maeterlinck n'a d'ailleurs pas été le seul à lui faire fête ; Verhaeren, dont l'attention avait été attirée par Maria Van Rysselberghe, a fait en 1891 un compte rendu élogieux des *Cahiers d'André Walter* dans *L'Art Moderne*, et Georges Rodenbach également y a été de son compliment. Gide était pour ainsi dire adopté, et lorsqu'en 1894 Maubel donne à Bruxelles une conférence sur l'idéo-réalisme, il présente sur le même plan Maeterlinck, Mallarmé... et Gide, exauçant sans le savoir le rêve que ce dernier avait confié trois ans plus tôt à son ami Valéry.

---

5. Jeannine Paque, *Le Symbolisme belge*, Bruxelles : Éd. Lahor, 1989, p. 19.

À cette période de belgophilie, la métamorphose de Gide en 1893-95, consécutive à ses deux premiers séjours en Algérie, aurait pu mettre une fin brutale. Échappé par le soupirail de la maison mallarméenne aux fenêtres closes et tournées vers le Nord, il a décidé de « *sortir dans la plaine* » offerte au règne d'Apollon.

Mais en Belgique, le symbolisme « bouge » également. En 1893, Mockel, jugeant acquise la victoire de ce mouvement, a suspendu la parution de *La Wallonie*, et de nouvelles revues éclosent alors, qui manifestent un esprit plus virulent, plus novateur. *Floréal* d'abord, puis *Le Réveil*, *Le Coq rouge*, *L'Art jeune* viennent militer contre tout conservatisme esthétique et social, en faveur de la liberté et de l'individualisme. Pour les jeunes gens qui les dirigent, par exemple André Ruyters et Henri Vandeputte à *L'Art jeune*, Gide, avec ses *Nourritures terrestres*, apparaît comme un compagnon exemplaire, voire un nouveau maître. Ils ne se contentent pas de faire son éloge, comme Maubel qui, dans *Le Coq rouge* de 1895, fait un compte-rendu de *Paludes*, ils sollicitent sa précieuse collaboration. Le même Maubel va décrocher pour *L'Art jeune* un fragment des *Nourritures*, *Le Réveil* obtient l'*Envoi* de *Paludes* et *Le Coq rouge*, en janvier 1896, un poème, *Avril*. Enfin, ils recherchent son approbation en lui adressant leurs œuvres (Ruyters envoie en 1895 ses *Douze petits Nocturnes*, Elskamp un recueil de poèmes en 1896) et en réclamant sa présence : c'est ainsi que, à Rome où il séjourne, il reçoit une invitation au banquet donné à Bruxelles en l'honneur de Verhaeren.

À la morne plaine, c'est tout un horizon d'attente qui succède pour lui en Belgique, qui le rassure sur la valeur de son œuvre encore confidentielle en France ; sur la trentaine de lettres qu'il reçut d'écrivains saluant ses *Nourritures terrestres*, six au moins étaient signées par des Belges comme Beck, Fontainas, Mockel, Rodenbach, Ruyters, etc. Et cette ferveur l'incite à confier, en 1897, l'édition de ses *Feuilles de Route* à l'équipe du *Coq rouge*, inaugurant ainsi avec la Belgique un commerce qui, avec *La NRF*, deviendra une habitude.

C'est tout un réseau d'amitiés qui se constitue alors, l'affectif prenant progressivement le relais des affinités littéraires. En effet, alors que le symbolisme est un mouvement qui, selon le mot de Michel Otten, perdure en Belgique <sup>6</sup>, la création en France va, au tournant du siècle, s'orienter vers des recherches nouvelles. Un bref moment, la bannière du naturisme semble encore les réunir, mais bientôt leurs chemins se séparent. Il suffit de voir comme Gide, qui s'était dit prêt à collaborer à la revue que Chris-

---

6. Cité par J. Paque, *op. cit.*, p. 31.

tian Beck se proposait de lancer en 1896, se montre réservé lorsque, quatre ans plus tard, ce projet prend enfin forme : à *La Vie nouvelle*, il n'accorde que quatre *Paradoxes*, et à *Antée*, entre 1905 et 1907, il ne donnera que de minces *Feuillets*, suffisants à ses yeux pour garder un pied dans ce bateau, en attendant de pouvoir l'investir avec son équipe. En 1907, il note ceci :

Il faut pourtant comprendre et admettre que certaines natures, dans le « laisser-aller », se déforment. Je ne dis pas cela pour moi, qui l'ai toujours compris, mais bien pour Fontainas, Jammes et pour l'École belge <sup>7</sup>.

Mais si la Belgique lui apparaît moins, désormais, comme une terre inspirée, des Belges en revanche sont devenus ses amis ou ses proches, à la faveur d'un mouvement migratoire particulièrement marqué en cette fin de siècle : Mockel s'est installé à Paris en 1890 ; Fontainas l'a rejoint en 94, Beck y débarque en 96 et y revient souvent, Verhaeren arrive en 99, Ruyters en 1907... Et surtout, en même temps que leur ami Verhaeren, les Van Rysselberghe sont devenus parisiens.

Gide réussit à être le dénominateur commun à ces personnalités diverses, parfois opposées, entretenant des correspondances fournies avec Mockel et Ruyters <sup>8</sup>, ami à la fois de Beck et de Ruyters, qui se détestent. Souvent, il se déplace, va voir Ruyters à Bruxelles, Elskamp à Anvers, et assoit peu à peu parmi eux son autorité. C'est à Bruxelles qu'il risque les premiers éléments de sa doctrine, avec ses conférences de 1900 et de 1904 à *La Libre Esthétique*, dédiant la seconde à son ami Verhaeren. Et tout comme ce dernier s'était associé à lui pour prendre la défense de Mallarmé en 1897, à son tour, en 1900, Gide contresignera l'appel en faveur de Eekhoud, au moment de son procès. Ainsi s'organise un système d'échanges qui devient fusion, dépassement des nationalismes et même des nationalités, et qui connaîtra sa consécration avec la réalisation, en 1915, du Foyer Franco-Belge, tenu conjointement par Gide et par Maria Van Rysselberghe.

Gide, pour définir l'esprit et le style de ses *Cahiers d'André Walter*, a dit les avoir écrits « en belge ». En retour, il écrit à Verhaeren, en janvier 1896 : « Vous êtes notre seul poète épique. » Il n'y a pas là annexion, mais fraternisation, telle que les nationalistes anti-dreyfusards, comme

---

7. *Journal 1889-1939*, p. 244.

8. Correspondances déjà publiées : *Gide-Mockel* (Genève, Droz, 1975), *Gide-Ruyters* (Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1990), *Gide-Vandepuute* (BAAG n° 36 et 37, 1974), *Gide-Verhaeren* (Paris, Messein, 1955).

Eugène Rouart, pourtant grand ami de Gide, ne pouvaient la supporter. Un jour d'exaspération, comme il en avait parfois, Rouart écrivit à celui-ci : « *Nous en avons assez des juifs, des Belges, des protestants* <sup>9</sup>. »

N'était-ce pas là, au fond, rendre à l'amitié entre Gide et les Belges le plus beau des hommages ?

---

9. Cité par Claude Martin, *La Maurité d'André Gide*, Paris : Klincksieck, 1977, p. 260.